

L'HOMME ET L'ÉVOLUTION DES SOCIÉTÉS...

L'homme apparaît à l'observateur impartial, dans le double aspect de conservation sociale et d'évolution.

Cette contradiction vient d'une part des besoins naturels qui le possèdent, de satisfaire tout ce qui fait l'objet de son désir et ce désir satisfait de s'en créer d'autres, et d'autre part de la peur de perdre ce qu'il considère comme lui appartenant de droit.

Cet esprit de conservation est d'autant plus fort que sa propre histoire, écrite par lui-même à travers les siècles, lui enseigne la fragilité d'une possession toujours convoitée par autrui, et sans cesse remise en question. La nature en le modelant lui a fait don de l'évaluation de l'effort, l'histoire lui en apprend le prix. Depuis que lui et ses frères se sont associés pour satisfaire plus facilement leurs besoins, l'évolution économique créée par la multiplication de ces besoins, l'a obligé à forger des formes de société lui permettant de les satisfaire. L'homme est profondément égoïste et son MOI le domine; il ne se résigne à l'association que parce qu'il est persuadé d'en tirer un profit certain; aussi a-t-il tendance à stabiliser sa propre évolution à l'instant où il croit avoir atteint le sommet de ses possibilités du moment et cela en jugeant ces possibilités d'après son moi, exclusivement son moi. Aussitôt, nous le voyons organiser ce qu'il considère comme une fin pour l'Humanité, mais qu'en fait, n'est qu'une fin pour lui.

Il forge une morale à l'aide de mystiques, la philosophie d'abord, la dialectique ensuite seront les freins qu'il opposera aux convoitises de ses frères. Connaissant par expérience la force de rupture que possède le désespoir, il donnera à cette philosophie comme cette morale une forme d'espoir conditionnée par des perspectives économiques, ce qui lui donnera l'inappréciable avantage de se trouver d'accord avec ce qu'il y a de bon en lui, toujours prêt à se manifester lorsque son moi n'est pas directement en jeu.

La forme de société qu'il s'est donné à l'origine de son évolution est restée intangible malgré toutes les «révolutions» de l'histoire. Le centralisme étatique lui est apparu comme la seule méthode possible d'organisation du monde et lorsque la machine d'État qu'il avait créée lui a paru trop lourde il l'a transformée sans la détruire. Dans ce sens, toutes les «révolutions» de son histoire ont eu ce caractère commun d'être à la fois Réformiste et Conservateur.

Si l'homme trouve dans les principes moraux que lui ont laissés ses prédécesseurs, des idées qui se fondent avec sa propre préoccupation morale et les exigences de son égoïsme, il est capable de faire «grand». Sa colère comme son enthousiasme, peuvent le pousser à la destruction de l'édifice patiné par les siècles. Alors l'heure de la vraie, la seule Révolution destructive de la Société et de sa morale a sonné. Libre de toutes entraves, il rebâtira avec de nouveaux matériaux son gîte de demain.

Mais si une fois de plus l'esprit conservateur l'emporte chez lui sur le désir, assouvi tous ses besoins, il s'installera dans l'édifice vermoulu, en repeindra la façade et appellera pour justifier son immobilité les préceptes moraux de ceux qu'il a remplacés.

Quel que soit le nom qu'il donnera à sa «Révolution»... nationale, socialiste, communiste, il aura fait œuvre de conservateur, occupé à justifier son œuvre et à conserver les avantages matériels et moraux qu'il en retire; il sera le nouvel ennemi à abattre pour pouvoir monter à l'assaut de ce nouveau centralisme étatique, obstacle à la libération anarchiste.

Maurice JOYEUX,
(MONTLUC).
